

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

# LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE  
CHANGEMENT D'ADRESSE  
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉ  
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC

SAMEDI 14 FEVRIER 1903

## Déclarations de Mgr Bruchési

Nous extrayons de la *Semaine religieuse*, de Montréal, en date du 2 février, les passages suivants du résumé d'un entretien prononcé par Mgr l'archevêque de Montréal, dans sa cathédrale, dimanche le 25 janvier :

" Mgr Bruchési félicite les membres du conseil municipal de la sage décision qu'ils ont prise finalement à propos de l'hôpital destiné à recevoir les patients en cas de maladies contagieuses. Cette décision rencontre par faitement les vues de Sa Grandeur, vues que, dès le commencement, Elle a eues et Elle a fait connaître sur ce grave sujet. Les échevins de Montréal, en arrivant à la conclusion unanimement adoptée, n'ont fait du reste qu'appliquer ici les principes suivis dans beaucoup d'endroits du vieux monde en matière semblable. La solution, qui n'a rien de contraire aux lois de l'hygiène, satisfait les catholiques et éloigne les craintes bien légitimes auxquelles avait donné lieu d'abord le projet d'un hôpital purement civique et placé en dehors du contrôle efficace et des consolations divines de notre sainte religion.

" Parlant, pour la première fois depuis qu'elle a été soulevée, de la question d'une bibliothèque publique, Monseigneur l'archevêque déclara, en termes très discrets, que c'est une question extrêmement importante, et qui peut entraîner les conséquences les plus graves. On doit l'étudier avec soin et d'une manière impartiale, avant d'y donner une dernière solution.

" En parcourant certains journaux, on serait porté à croire que Montréal ne possède aucune bibliothèque ; que c'est une ville tout à fait arriérée.

" Cependant je vous le demande, dit Monseigneur, n'est il pas vrai que sans coûter un sou au peuple, plusieurs bonnes bibliothèques sont déjà à la portée de tout le monde, grâce à l'effort individuel, grâce au clergé, à des cercles littéraires et aux différentes congrégations religieuses ? Avec la moitié de l'argent que la ville dépensera en dix ans, en donnant suite au projet actuel, on pourrait créer des centres intellectuels importants et utiles aux citoyens. Il n'est pas prudent d'avancer sans savoir où mettre le pied. Il ne faut pas agir avec précipitation dans une affaire qui regarde le bien-être intellectuel et moral du peuple. — Faites attention. — Que

votre marche soit lente, mais sûre. Ne vaudrait-il pas mieux répartir un certain montant d'argent entre nos deux grandes universités, et leur permettre de faire elles-mêmes cette œuvre ? On pourvoirait ainsi avec succès aux besoins de notre ville pour bien des années. Il y a, il me semble, des questions importantes qui demandent une solution plus urgente que celle d'une grande bibliothèque publique.

" En ma qualité d'archevêque et de citoyen, je puis vous dire que lorsque le besoin d'une telle bibliothèque se fera sentir à Montréal, notre grande et belle cité sera alors trop riche, trop indépendante, trop légitimement fière pour aller la demander à un millionnaire étranger, et se soumettre aux conditions qu'il met à ses faveurs et à ses dons."

" Monseigneur croit devoir revenir sur certaines remarques qu'il a faites l'autre jour, dans la cathédrale, au sujet des écoles du Manitoba.

" J'ai déclaré, dit Sa Grandeur, que la question des écoles du Manitoba n'est pas réglée. J'espère que personne ne se servira de mes paroles pour faire du capital politique. J'ai simplement rappelé une vérité indiscutable. Qui peut affirmer, en effet, qu'une question, où sont intéressés le droit et la liberté, est définitivement réglée, avant que le droit et la liberté aient été complètement rétablis. C'est la pensée de Léon XIII comme de tous mes collègues dans l'épiscopat. Nous savons qu'en fait la situation a été beaucoup améliorée, que des concessions ont été faites, qu'on n'a pas exigé partout l'exécution de tous les points de la loi qui a privé les catholiques du Manitoba du droit qu'ils ont à des écoles séparées. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que la loi n'a pas été rappelée. Elle est aujourd'hui, en droit, ce qu'elle était quand elle fut portée. Nous espérons qu'en continuant à marcher dans la voie des négociations prudentes mais fermes, on finira par obtenir pour la minorité catholique du Manitoba la pleine mesure de justice qui lui est due.

" En rappelant cette vérité, je n'ai certes pas l'intention de bouleverser le pays, pas plus que Léon XIII n'a l'intention de mettre l'Europe en feu quand il proteste, en toute occasion, contre l'envahissement et la spoliation des Etats Pontificaux. Le Pape est prisonnier au Vatican ; il se refuse à tout rapport avec le gouvernement Italien ; il exige des ambassadeurs et des envoyés extraordinaires des nations étrangères auprès de son Auguste personne, qu'ils ne fassent rien qui soit une reconnaissance même tacite de l'usurpation piémontaise ; il élève souvent la voix pour protester, alors

qu'il sait bien que ses revendications ne seront pas écoutées.

" Pourquoi ? Parce qu'il s'agit ici de l'affirmation d'un principe de justice, et que l'Eglise, à tous les âges de son histoire, a proclamé et défendu vaillamment l'inviolabilité de ses droits et de ses divines prérogatives.

" A l'exemple de l'illustre Pontife, nous affirmons donc le droit, et comme Lui nous ne cesserons de formuler des vœux pour le triomphe de la justice, jusqu'à l'heure favorable où nous pourrions agir et vaincre les derniers obstacles.

" En traitant, comme je l'ai fait, la question des écoles du Manitoba, je ne méritais pas, ce me semble, les injures, ni les insinuations calomnieuses d'un certain journal publié à Montréal. Ce journal, que je ne veux pas encore nommer, fait une œuvre mauvaise. Il insulte les évêques, les prêtres, les citoyens les plus dignes de respect, les choses les plus sacrées. Ce journal s'est fait le panégyriste d'œuvres littéraires condamnables, le panégyriste d'un écrivain français mort récemment, dont le nom même ne saurait être prononcé du haut de la chaire chrétienne, ni les œuvres admises dans des milieux, je ne dis pas catholiques, mais seulement honnêtes et respectables. J'ai donné déjà aux directeurs de cette feuille un avertissement charitable et paternel. Je leur donne encore celui-ci qui me paraît charitable aussi. Mais si bienveillantes que soient mes dispositions, si vif que soit mon amour de la paix, si peu que j'aime à sévir, je serai cependant obligé, si la situation ne s'améliore pas, d'agir énergiquement et avec sévérité. Je suis évêque, je suis pasteur, et Dieu me demandera compte de vos âmes. C'est pourquoi je ne me laisserai intimider ni par les injures, ni par les menaces, ni par les procès si on a le goût de m'en intenter."

" Monseigneur l'archevêque s'est aussi élevé avec une force tout apostolique contre les mauvais théâtres. Il existe à Montréal, on y joue actuellement des pièces immorales et obscènes. Ces théâtres sont devenus une source de scandales, et le mal qu'ils font aux âmes est énorme. Les chefs de famille, les jeunes gens, les enfants eux-mêmes y trouvent la perte de leur dignité, une cause de ruine pour la morale chrétienne et d'affaiblissement de leur foi et de leurs croyances. Monseigneur déclare que si ces théâtres ne cessent pas d'accomplir leur œuvre néfaste, il en interdira l'accès aux ouailles confiées à sa vigilance pastorale."

## Le cardinal Parocchi

Nous extrayons ce qui suit de la correspondance romaine de la *Croix*, de Paris :

Le cardinal Parocchi avait dans le Sacré-Collège une position hors ligne. Tous ses collègues reconnaissent sa supériorité, la profondeur de ses vues, la rectitude de ses intentions, son grand esprit de foi et une intelligence hors ligne stimulée par un travail de tous les instants. Quand il était cardinal vicaire, il recevait, on peut le dire, toute la journée, et malgré cela trouvait le temps de lire tout ce qui se publiait sur les matières ecclésiastiques. Livres, brochures, revues encombraient continuellement son bureau. C'était un plaisir pour lui que de discuter avec ses interlocuteurs sur les points que venait de traiter telle ou telle revue, montrant une sûreté de mémoire et une profondeur de jugement qui étonnait d'abord tout le monde, et charmait toujours ceux qu'elle n'étonnait plus.

Le cardinal suivait de très près le mouvement français. Un jour, un prélat vint le voir. " Avez-vous lu le dernier discours de réception à l'Académie française ? " demanda le cardinal. — Par bonheur, le prélat en question n'était point cette fois pris au dépourvu et put tenir la conversation. Mais s'étonnant de voir le cardinal si au courant de cette partie de la littérature française, celui-ci lui répondit que depuis quarante ans, il n'avait jamais laissé passer une réception de l'Académie française sans lire les discours faits à cette occasion.

Le cardinal avait accompli, le 22 juin de l'année dernière, sa vingt-cinquième année de cardinalat ; à cette occasion, les grands appartements de la chancellerie ne désœuvrèrent point. Tout ce que Rome catholique comptait d'élevé dans la prélature, dans les sciences, dans les œuvres, tint à venir féliciter un cardinal qui était vraiment au honneur de la poupre et une illustration du Sacré-Collège. Nombreux furent les cadeaux qu'il reçut, mais la plupart prirent quelques jours après le chemin de communautés pauvres de la Ville Eternelle. Le cardinal Parocchi était d'une charité inépuisable. Même quand il ne fut plus cardinal vicaire, il ne se lassait pas de donner ; menant un train de vie très modeste il pouvait davantage dépenser en aumônes. Dieu seul sait toutes les charités dont il est l'auteur.

Tout Rome se pressait dans l'église de Saint-Laurent in Damaso pour assister à son service funèbre fait *corpore presente*. La place de la Chancellerie était remplie par ceux qui ne pouvaient entrer. Cette manifestation toute populaire indique l'estime dans laquelle était tenu le cardinal Parocchi. Il était protecteur de 57 Instituts,

Ordres ou communautés. Ces fonctions de protecteur étant en droit et en fait entièrement gratuites, il y a pour ces communautés un devoir de reconnaissance de prier pour celui qui a été leur intermédiaire gracieux auprès du Siège apostolique, et de ces chefs les prières ne manqueront pas à l'âme du cardinal Parocchi.

## NOS "CHEFS NATURELS"

Il y avait l'autre soir, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, de Montréal, un grand banquet en honneur de M. F.-D. Monk, chef du parti bleu, ou libéral-conservateur, dans la province de Québec, pour les affaires fédérales.

Si les festins prouvaient quelque chose, M. Monk aurait droit à des félicitations, car beaucoup de Canadiens ont mangé et bu ce soir-là en son honneur. Heureusement, les banquets ne prouvent rien.

Toujours est-il que ce banquet Monk a été une "démonstration" enthousiaste, au dire de la *Presse*.

Notre estimable confrère du *Journal de Waterloo* s'est attendri à la lecture du compte rendu de ce festin que la *Presse*, "la *Patrie* et les organes libéraux de langue anglaise de Montréal" ont publié. Non seulement il s'est attendri, mais de ce que ces journaux ont célébré les merveilles de ce banquet, il tire l'étonnante conclusion que voici:

"C'est dire que le parti conservateur de la province de Québec a raison d'être fier de son chef contre lequel on ne peut porter aucune accusation, et qui jouit déjà d'une popularité et d'un prestige qui en font un digne successeur des Taché, des Morin, des Cartier et des Chapleau."

N'allez pas trop vite, excellent confrère!

Avant d'affirmer qu'on ne peut porter aucune accusation contre le chef, il faudrait tirer au clair cette affaire de décoration de M. Monk par le gouvernement italien.

Les journaux ont naguère affirmé que M. Monk avait reçu et accepté une décoration de ce gouvernement usurpateur des droits du Saint-Siège. La *Vérité* a reproduit l'affirmation en exprimant l'espoir qu'elle recevrait un démenti formel. Nous n'en avons vu aucun.

M. F.-D. Monk s'est-il, oui ou non, laissé décorer par le gouvernement italien?

Notre confrère du *Journal de Waterloo*, qui a défendu, comme zouave, les droits du Saint-Siège contre ce gouvernement voleur et sacrilège, admettra avec nous que la question est importante.

Avant de donner libre cours à son enthousiasme à l'égard de M. Monk, ne croit-il pas, aussi avec nous, qu'il ferait bien de s'informer si son chef n'est pas un décoré italien?

Notre confrère de Waterloo s'enthousiasme aussi de ce que M. Borden, chef suprême de l'opposition, a prononcé à ce banquet un discours en français.

Nous sommes heureux pour M. Borden qu'il ait cru devoir apprendre la langue française, une des langues officielles du pays, et la langue diplomatique du monde civilisé. Et nous dirons, en passant, que c'est une vraie honte de voir tant de nos hommes

publics de langue anglaise, des deux partis, afficher à tout propos leur ignorance du français. Cela montre toute l'étroitesse de leur esprit. Mais nous ne voudrions pas, comme notre confrère, dire qu'en parlant français devant un auditoire français, M. Borden a fait preuve de délicatesse. Observons les nuances, et ne nous aplatissons pas.

Surtout, nous n'admettons pas, comme le prétend notre confrère, que ce discours français de M. Borden soit de nature à détruire "la vilaine légende" qui veut que les tories de langue anglaise soient généralement hostiles aux Canadiens-français.

La vérité vraie, c'est que nous n'avons à nous louer ni des *grits* ni des *tories*. La générosité, que dis-je, l'amour de la simple justice à notre égard, c'est l'exception, non point la règle, au sein des deux partis anglais.

Pourquoi nous laisser éblouir par un simple discours français? Pourquoi ne pas exiger des *actes*, au lieu de nous griser de paroles?

M. Borden s'applique à parler le français. C'est fort bien; mais c'est pour son propre avantage. Cela ne nous donne absolument rien.

Pour nous, nous aimerions cent fois mieux apprendre qu'il a formulé en anglais une vigoureuse protestation au parlement contre l'ostracisme illégal de notre langue dans l'Ouest, que de l'entendre débiter quelques lieux communs en français, à un banquet.

Protester contre l'injustice dont les nôtres souffrent là-bas, ce serait là un véritable acte d'amitié à l'égard des Canadiens français. Dire quelques mots en français, ça ne prouve rien.

Ne soyons donc pas un peuple de gobeurs, et ayons un peu de fierté!

Enfin, le *Journal de Waterloo* exprime l'espoir qu'aux prochaines élections générales la province de Québec "se ralliera à ses chefs naturels, à ceux qui sont à la tête du parti conservateur".

Quand donc aurons nous assez de légitime indépendance et de rudimentaire discernement pour ne pas reconnaître comme *chefs naturels* du peuple, de simples *meneurs de parti, bleus ou rouges*?

Quel abus de langage que de proclamer *chefs naturels* du peuple canadien-français des hommes qui n'ont qu'une ambition: supplanter au pouvoir les autres *meneurs* qui s'y trouvent!

N'est-il donc pas possible pour nous de nous occuper, non de tel ou tel personnage politique, de tel ou tel groupe de politiciens, mais des grandes questions de principe?

La liberté scolaire est foulée aux pieds dans une partie de notre pays; les droits de la langue française y sont audacieusement violés! Nous ne devrions songer qu'à faire cesser ces injustices, malgré les *chefs politiques des deux camps*! Et toute notre sollicitude se borne à nous demander si les *bleus* vont remplacer les *rouges* au pouvoir, ou si ceux-ci vont s'y maintenir!

Quelle tristesse!

### Mancœuvres impérialistes

Tel est le titre d'un excellent et très intéressant article d'un de nos collaborateurs que nous avons reçu mais que nous sommes forcés de remettre au prochain numéro, faute d'espace.

## L'imbroglio du Vénézuéla

L'historique que nous faisons de cet imbroglio, dans la *Vérité* du 27 décembre dernier, finissait au moment où M. Bowen, le ministre des Etats-Unis à Caracas, annonçait à son gouvernement que le président Castro l'avait chargé de régler à l'amiable, avec les trois puissances alliées, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, les difficultés qui étaient la cause des hostilités.

M. Bowen proposa un arbitrage. Les Etats-Unis conseillèrent, pour ne pas dire *signifièrent*, aux puissances d'accepter cette proposition. L'Angleterre y consentit avec empressement, trop heureuse d'avoir une occasion de sortir de ce guêpier; l'Allemagne y accéda de mauvaise grâce; l'Italie dut suivre les deux autres puissances. Pourquoi donc cette différence entre les sentiments de Berlin et ceux de Londres au sujet de la proposition de M. Bowen?

C'est que la conduite de l'Allemagne a été le résultat d'une politique — nous ne disons pas volontairement consentie car elle lui a été imposée en quelque sorte par la haute banque juive — mais bien mûrie, bien préparée, et poursuivie avec habileté. L'Allemagne n'a fait que ce qu'elle a voulu faire, mais non tout ce qu'elle se proposait de faire. En effet, il entrait, paraît-il, dans son programme que le Président Roosevelt serait l'arbitre de toute la question et que les Etats-Unis se porteraient garant de la parfaite exécution de la sentence arbitrale. Elle fut donc désappointée sous ce rapport. Il n'en a pas été ainsi de l'Angleterre qui a fait, sans s'en apercevoir, le jeu de l'Allemagne. Aussi John Bull était-il furieux quand il s'aperçut qu'il avait en perspective une autre guerre, d'autant plus malheureuse que les Etats-Unis y seraient inévitablement concernés. Or il n'y a rien au monde, aujourd'hui, de plus précieux aux yeux de John Bull que l'Oncle Sam. C'est pourquoi pas un seul journal anglais, même *tory*, n'osa approuver la conduite du gouvernement Balfour et l'excuser de ne pas avoir consulté les Chambres et avant d'avoir fait un pacte avec l'Allemagne et avant d'avoir commencé les hostilités contre le Vénézuéla. Le gouvernement fut dénoncé dans la presse, dans les églises, dans les *meetings* publics et même par ce *jingo aveuglement* fanatique, Rudyard Kipling.

Le gouvernement Balfour s'empressa donc d'accepter la proposition de M. Bowen de soumettre la difficulté à l'arbitrage. Les puissances alliées, conduites toujours par l'Allemagne, de mandèrent au Président Roosevelt d'être cet arbitre. Celui-ci refusa, d'abord parce qu'il n'avait aucun désir de devenir partie à l'imbroglio, mais surtout parce que l'opinion publique aux Etats-Unis était unanimement opposée à cette proposition.

L'Allemagne, comme nous l'avons dit plus haut, fut désappointée du refus de M. Roosevelt et ne pouvant rien contre les Etats-Unis elle passa sa mauvaise humeur sur son ambassadeur, le baron Von Holleben, qu'elle rappela sous le prétexte de mauvaise santé, (il ne s'est jamais mieux porté),

et qu'elle remplaça par le baron Speck Von Steruberg, l'ex-secrétaire d'ambassade allemande à Washington.

Notons en passant que les ambassadeurs allemand, anglais et français à Washington sont mariés à des Américaines des Etats-Unis. On dirait vraiment que les puissances européennes s'évertuent à faire leur cour à l'Oncle Sam qui en tire bon parti.

Entre temps, se continuait le blocus de Puerto Cabello, Maracaibo, la Guayra, au grand détriment du commerce des nations neutres et surtout des Etats-Unis et au grand mécontentement de ces derniers qui prétendent, avec raison, que les dommages causés aux puissances alliées par le non paiement de leurs dettes plus ou moins légitimes ne sauraient être mis en ligne de compte avec ceux qu'éprouve le commerce entre la grande et la petite république américaines. D'ailleurs, les puissances européennes en général, les trois puissances alliées en particulier, feraient bien de se rappeler ce que disait l'assistant secrétaire d'Etat américain David J. Hill, au cours de sa conférence devant l'*American Social Science Association*, le printemps dernier:

"Nous avons déjà fait l'expérience, à dit alors M. Hill, combien il en coûte à une puissance neutre de conserver sa neutralité quand un de ses voisins est en guerre. Dans le cas de Cuba les Etats-Unis ont été poussés à bout de patience (was simply worn out) par la guerre civile qui durait depuis trois ans et ils ont été forcés d'intervenir pour rétablir la paix dont notre commerce avait un besoin absolu."

Le blocus des ports vénézuéliens a donc ennuyé beaucoup moins Castro que l'Oncle Sam qui, tout d'abord, s'est ému et a été tenté de faire des représentations énergiques aux puissances alliées.

"Heureusement, écrit le Dr Albert Shaw, (1) que les puissances alliées ont immédiatement consenti à l'arbitrage qui nous laissait espérer la fin du blocus de jour en jour, autrement notre gouvernement aurait été forcé, par la nation, de protester contre cet intolérable état de choses, d'autant plus que la proposition de M. Bowen faite aux puissances, au nom de Castro, était très raisonnable et très avantageuse (2)!"

Les Etats-Unis murmuraient donc, rongeaient leur frein comme on dit vulgairement, quand le nouvel ambassadeur allemand présenta ses lettres de créance à M. Roosevelt. Dans son adresse au Président des Etats-Unis, le baron de Sternberg donna toutes les assurances imaginables que sa mission était une mission de paix, que l'Empereur lui avait expressément ordonné de cultiver l'amitié de la grande République américaine, que l'Allemagne n'avait jamais eu, et n'avait pas encore l'intention de s'emparer d'un pouce de territoire vénézuélien, que le blocus était un *blocus pacifique*, etc., etc. Ce discours mielleux fut publié le 15 janvier.

On peut se figurer un peu l'étonnement du gouvernement de Washington quand il apprit, le 17 janvier, que

(1) Voir *American Review of Reviews*, February 1903, Page 137.

(2) Par cette proposition Castro demandait de lever le blocus, mais permettait à la flotte alliée de rester dans les ports vénézuéliens et s'engageait à payer les dépenses de cette dernière.

la frégate allemande *Panther* bombardait le fort *San Carlos*. L'étonnement fit place à la colère quand M. E. Stone, chef de service de la Presse associée à Berlin, télégraphia à Washington que le *Panther* avait agi d'après l'ordre du gouvernement allemand. Le baron Von Sternberg, plus embarrassé peut-être que tout autre, s'empressa de faire des excuses au Secrétaire d'Etat Hay. L'assura qu'il y avait malentendu, que le commandant du *Panther* avait commis une bévue et l'incident passa sans autre complication.

La frégate *Panther* est la même qui, en décembre, détruisit les trois petits vaisseaux vénézuéliens et un peu plus tard, sur les côtes de Haïti, coula à fond le navire de guerre portant des insurgés haïtiens. En punition de la destruction des frégates vénézuéliennes le commandant du *Panther* fut rappelé en Allemagne; on dit qu'il se suicida pendant la traversée de l'Atlantique. Il est fort probable que son successeur soit invité aussi à rendre compte de sa conduite si réellement, ce dont on n'est pas encore certain, il n'avait pas ordre de bombarder San Carlos.

Il avait été convenu entre M. Bowen et les puissances alliées que 30 par cent des recettes de douanes de Puerto Cabello et La Guayra seraient employées à payer les réclamations des dix nations européennes créancières du Vénézuéla. L'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie demandèrent que 20 par cent de ces recettes leur fussent alloués durant six mois et que les autres 10 par cent fussent séparés entre les sept autres créanciers. M. Bowen refusa catégoriquement cette demande. L'Angleterre s'offensa de ce refus et ordonna à son ambassadeur à Washington de ne plus négocier avec M. Bowen et de soumettre à M. Roosevelt la prétention des trois alliées. Le Président intima à l'Angleterre qu'elle eût à continuer ses négociations avec M. Bowen qui représentait les deux républiques, ou à porter la question devant le tribunal international de la Haye.

Les négociations furent donc reprises avec M. Bowen, qui, blessé de la conduite de l'Angleterre, et se sentant soutenu par M. Roosevelt, nous paraît avoir envoyé aux puissances alliées un ultimatum comme suit :

10. La répartition entre les dix puissances créancières, des 30 par cent de recettes de douane des ports de Puerto-Cabello et La Guayra sera faite par le tribunal international de la Haye;

20. Le tribunal de la Haye examinera en détail les réclamations des puissances contre le Vénézuéla et les contre-réclamations de ce dernier;

30. Le Vénézuéla paiera à chacune des trois puissances alliées \$27,500 comptant;

40. Le blocus sera levé immédiatement, c'est-à-dire aussitôt que le protocole (acte d'accord préliminaire) sera signé.

Aux dernières nouvelles (10 février) l'Allemagne et l'Italie demandent que le Vénézuéla leur paye d'ici à huit mois \$500,000 et \$340,000 respectivement en outre des \$27,500 sus-mentionnées. M. Bowen refuse et s'en tient à son ultimatum — qui sera indubitablement accepté.

JÉRÔME AUBRY.

## “ RESULTATS FLATTEURS ”

La Presse du 27 décembre dernier, page 12, publiait ce qui suit :

“ D'après le rapport officiel que vient de publier le département de l'instruction publique de l'Etat de New York, le montant total dépensé pour le soutien de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, dans cet Etat, s'est élevé à \$49,331,957, au cours de la dernière année scolaire... “

“ Le coût moyen par élève a été de \$41.14... “

“ Ces chiffres sont éloquentes et font bien voir qu'en instruction publique, comme en toute autre chose, on a toujours pour son argent. Quand les contribuables de Québec auront bien compris cette vérité, ils pourront obtenir les résultats flatteurs qu'ils envient à l'Etat de New York. “

Et voilà l'esprit de la Presse !

Pour mieux voir en quoi consistent les “ résultats flatteurs ” dont parle la feuille de MM. Berthiaume, Dansereau et Helbronner, lisons bien ce qui suit, que nous extrayons de *The Review*, de Saint Louis, numéro du 22 janvier 1903, page 46. Cela a pour titre : *Education and crime* :

“ Le *Record*, de Philadelphie, en date du 4 janvier, cite comme suit le commencement d'un rapport du Dr Arthur McDonald, spécialiste dans le Bureau d'éducation des Etats-Unis :

“ On peut dire, à bien peu d'exceptions près, que depuis trente ou quarante ans, “ il y a eu augmentation, relativement à la “ population, de la criminalité, des suicides, “ des cas de folie, et des autres formes de “ monstruosité. “

“ Discutant les rapports qui existent entre l'augmentation de la criminalité et l'augmentation du luxe, le Docteur déclare que la statistique montre que, dans notre pays, le groupe d'Etat où l'on trouve la plus grande somme d'instruction et d'intelligence, savoir les Etats du Nord-Atlantique, du Nord-Central et de l'Ouest (1), est aussi le groupe où se rencontrent les plus de cas de folie, de suicide, de maladies nerveuses, de jeunes criminels et de miséreux. “

“ Il va sans dire que les Etats dont il est ici question ont, comparativement, les écoles publiques les mieux outillées et les plus développées. De plus, de trente à quarante ans, voilà une période de temps suffisante pour que notre système actuel d'instruction publique ait pu donner ses preuves. Et maintenant le résultat, publié par les autorités elles-mêmes, est synonyme de fiasco complet ! “

“ Est-ce qu'il n'est pas temps pour ceux de nos concitoyens non catholiques qui croient encore aux mérites du système d'éducation d'autrefois, démodé mais chrétien, qui non seulement développe l'esprit, mais forme aussi le caractère des enfants, de prendre les moyens d'améliorer, en ce sens, les méthodes modernes ? Ou préfèrent-ils attendre jusqu'à ce que les électeurs aient été éduqués, en majorité, à la moderne, et que tout espoir de pouvoir changer de système soit irrémédiablement perdu ? “

Voici une autre citation qui nous fera de mieux en mieux saisir l'excellence des “ résultats flatteurs ” dont parle la Presse. Elle est tirée de la *North American Review*, d'une date récente. Cette revue est une des principales des Etats-Unis. Or voici l'aveu qu'elle était forcée de faire :

“ D'après des témoignages compétents et indépendants recueillis de tous côtés, la masse des élèves de nos écoles publiques est incapable de lire avec intelligence, d'épeler correctement, d'écrire lisiblement, de décrire d'une manière intelligente la géographie du pays, de faire enfin ce que des enfants raisonnablement bien élevés de-

(1) Ce groupe comprend l'Etat de New York, bien entendu. — Note de la Vérité.

vraient faire avec facilité. “

Voilà les “ résultats heureux ” après lesquels la Presse soupire, puisqu'elle soupire après le système qui donne ces résultats !

De toute évidence, le fameux axiome de la Presse, “ qu'on en a toujours pour son argent ” n'est pas vrai en matière scolaire. Car les écoles publiques des Etats-Unis coûtent énormément cher, et voyez les résultats qu'elles donnent !

Et c'est vers ce régime néfaste qu'une certaine école veut cependant pousser la province de Québec. Soyons sur nos gardes !

## L'Astronomie Moderne

A la demande d'un de nos lecteurs, nous reproduisons cette semaine, à la huitième page, l'opinion importante qu'exprimait naguère M. Henri de Parville, dans le *Correspondant*, au sujet du pendule de Foucault et de la rotation de la terre. En déclarant que le dernier mot n'est pas dit sur ce double sujet, M. de Parville étonnera plusieurs personnes qui s'imaginent, de très bonne foi, que le problème est définitivement résolu.

Non seulement le dernier mot ne serait pas dit sur le pendule de Foucault et la rotation de la terre, mais tout le système copernicien serait mis en cause !

Voici, en effet, la traduction d'un article que nous lisons dans le *Freeman's Journal*, de New York, dirigé par M. l'abbé L.-A. Lambert, numéro du 7 février :

“ Sous le titre : *L'astronomie moderne*, le *Catholic Sentinel* publie actuellement une série d'articles extrêmement intéressants. On ne donne pas le nom de l'auteur, mais il écrit comme un homme qui est très renseigné sur l'astronomie moderne et qui, aussi, en est profondément dégoûté. La théorie qu'il développe s'éloigne plus encore du système copernicien que ce système ne s'éloignait de celui de Ptolémée. “

“ Le plus fort appui des prétentions du système copernicien, c'est qu'il rend compte des phénomènes célestes. C'est là, certes, un fort argument en sa faveur, mais cela n'a pas la force d'une démonstration tant qu'il n'est pas prouvé qu'aucun autre système ne saurait expliquer ces phénomènes. “

“ L'auteur des articles sur l'*Astronomie moderne* est d'avis que le système copernicien ne rend pas compte des phénomènes observés, mais que le système qu'il expose les explique. Son raisonnement sur ce point semble assez fort pour mériter la sérieuse considération des astronomes. “

“ On dit que la science est progressive, et que ses conclusions sont toujours sujettes à révision et à des modifications radicales. Elle ne dit jamais son dernier mot : tout ce qu'elle peut offrir, c'est son mot le plus récent ; et ce mot le plus récent est suivi d'un point d'interrogation et d'une recherche ultérieure en vue de trouver la dernière réponse, laquelle va toujours venir mais ne vient jamais. “

“ Jusqu'au jour du cardinal Cusa, de Copernic et de Galilée, le système astronomique ptoleméen était aussi fortement ancré dans les convictions des savants et des érudits que le système copernicien l'est dans l'esprit des hommes de science de nos jours. Et comme le premier système a été finalement rejeté, pour faire place au second, ainsi ce dernier peut, avec le temps, être mis de côté pour faire place à quelque autre système. “

C'est bien improprement qu'on

donne le nom de science à ces théories, à ces systèmes, à ces hypothèses qui changent sans cesse et ne parviennent jamais à dire leur dernier mot. La vraie science peut se développer, peut croître comme se développe et croît une plante; on peut savoir aujourd'hui plus qu'on ne savait hier; mais là où la théorie d'aujourd'hui contredit la théorie d'hier, pour être contredite, à son tour, par la théorie de demain, il n'y a pas science, mais simple discussion.

Nous regrettons que le *Freeman's Journal* ne nous ait pas donné au moins un aperçu de la nouvelle théorie qui s'élève contre le système copernicien. Le caractère sérieux du journal que dirige M. l'abbé Lambert nous est cependant une garantie que cette théorie vaut au moins la peine d'être examinée avec soin.

Nous ne recevons pas le *Catholic Sentinel*, mais nous allons tâcher de nous procurer les numéros de ce journal qui contiennent les articles que nous signale le *Freeman's Journal*, et nous en ferons part à nos lecteurs; car nous estimons que le sujet ne manque pas d'intérêt, même pour les profanes.

D'après le système ptoleméen, le soleil, les planètes, les astres tournaient autour de la terre, supposée fixe; d'après le système copernicien, le soleil serait le centre du système planétaire, et, de plus, la terre tournerait sur son axe une fois en 24 heures. Quel peut bien être ce troisième système qui diffère encore plus du système copernicien que celui-ci ne diffère du système ptoleméen ?

## Les provinces et le gouvernement fédéral

Dernièrement, les premiers ministres des diverses provinces de la Confédération se sont réunis à Ottawa et ont formulé, auprès du gouvernement fédéral, leur demande d'une augmentation des subventions annuelles payées par le gouvernement central aux provinces. Nos lecteurs le savent, nous avons toujours été favorable à cette politique : elle est nécessaire. L'arrangement financier conclu lors de la Confédération a été une immense duperie dont les provinces ont été les victimes, grâce à l'imprévoyance des hommes politiques de ce temps-là. On a trop donné au pouvoir central. Surtout, la grande erreur, ça été de pas pourvoir à l'augmentation progressive des revenus des provinces. Cela est presque incroyable, mais cela est vrai : en retour des droits de douane et d'accise, le gouvernement fédéral donne à Ontario et à Québec 80 sous par tête de la population tel que l'avait établie le recensement de 1861 ! Et cela doit continuer ainsi *in æternum*. Quand même notre province viendrait un jour à avoir une population de dix millions, la subvention fédérale resterait la même : 80 sous par tête de la population en 1861 ! Au point de vue financier, cela est un non-sens. Il faudra, nécessairement, tôt ou tard, en venir à un arrangement plus équitable, si l'on veut le maintien de la Confédération. Pourquoi pas maintenant ? La réponse du gouvernement fédéral à la demande des provinces est attendue avec impatience.

## CHRONIQUE DES LIVRES

LA COLLECTION *Science et Religion* (1).

LE DRAME RELIGIEUX AU MOYEN-ÂGE par Marius Sepet. 1 volume. — LES BÉNÉDICTINS EN FRANCE par Dom Besse. 1 volume. — LES FRANCISCAINS EN FRANCE par le R. P. Hilaire de Barenton, O. M. Cap. (2e édit.), 1 volume. — LA COMPAGNIE DE JÉSUS par A. Brou. 1 volume. — LES PHILOSOPHES DU XIXE SIÈCLE : H. TAINE par Michel Salomon. 1 volume. — LES CATACOMBES DE ROME par André Baudrillart, agrégé de l'Université. Deux volumes.

Le drame religieux a occupé une place fort importante dans la vie chrétienne de nos pères et peu s'en fallut qu'il ne donnât naissance à une admirable poésie populaire ; on ne saurait donc se désintéresser de son histoire, qui, d'ailleurs, est très attachante. Cette histoire, M. Marius Sepet la résume en quelques chapitres, tous dignes d'une étude attentive. Les premiers montrent comment le drame proprement dit a été constitué par les éléments dramatiques renfermés dans la liturgie catholique et par la récitation à plusieurs voix de certains offices ; comment les drames liturgiques furent changés, dans les grandes écoles épiscopales et monastiques, en *jeux scolaires*, lesquels préparèrent la voie aux représentations de " ludus " symboliques et de légendes de saints ; comment, enfin, par les soins de pieuses confréries, se développèrent, dès l'époque de Jean Bodel d'Arras, ces drames religieux en langue vulgaire que l'on appelle des *mystères*, et qui, jusqu'au milieu du XVIe siècle, eurent un si vif succès. Un chapitre renseigne sur les *jeux allemands*, les *pageants anglais*, les *laudi*, *devotioni* et *rappresentazioni* italiennes, le théâtre chrétien de l'Espagne, encore si mal connu ; les dernières pages exposent les caractères des moralités, l'échange d'éléments qui se pratiqua, au Moyen Âge, entre le théâtre comique et le drame religieux, et l'influence de l'humanisme sur ce drame.

"Le triomphe de l'école de Ronsard, imbu des opinions les plus exagérées de la Renaissance, conclut l'auteur, tourna de plus en plus contre la tradition dramatique du Moyen Âge la puissance de la mode, toujours si grande dans notre pays. Aussi cette tradition finit-elle par succomber, après une résistance plus étendue pourtant qu'on ne le croit d'ordinaire. Son influence même (en ce qui touche au théâtre religieux, car, pour les genres comiques, cette influence n'est pas douteuse) son influence même a-t-elle été aussi nulle qu'on le peut croire, qu'on le soutient quelquefois, sur le développement ultérieur de notre littérature dramatique ? Pour notre part, nous ne le pensons pas. L'existence matérielle de la scène française officielle procède des confrères de la Passion, passés en 1548 de l'Hôtel de la Trinité à l'Hôtel de Bourgogne, et dont les premières troupes de comédiens royaux furent cessionnaires. Au

point de vue intellectuel, comme pour les procédés scéniques, la part de la tradition du Moyen Âge est considérable dans le théâtre de Hardy, grâce auquel la tragédie française, jusque là plutôt exercice d'école, devint un drame effectif et vivant. Il nous paraît enfin peu conforme à une vue exacte des faits et de leur filiation de nier le lien qui, à travers les drames sacrés des humanistes de la latinité nouvelle et les tragédies bibliques ou chrétiennes des poètes français de la fin du XVIe siècle et des premières années du XVIIe, permet de renouer à nos vieux mystères et au théâtre religieux du Moyen Âge ces chefs-d'œuvre chrétiens de l'art classique : *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*."

Cette étude sur la dramaturgie religieuse, nul n'avait mieux qualité pour l'écrire que le savant lettré auquel on doit le *Drame Chrétien au Moyen Âge* ; elle se recommande par les qualités de ses livres, et ce n'est pas en faire un mince éloge.

Après avoir expliqué comment la règle de saint Benoît eut l'effet d'un bourgeon rénovateur dans les monastères du royaume franc, et comment elle y opéra, pour le plus grand bien du pays, la fusion des éléments celte et latin, en absorbant toute la sève de la règle columbanienne, Dom Besse relate les phases du développement de la grande famille bénédictine, de Pépin le Bref à l'époque actuelle. Une série d'évocations fait revivre en l'esprit du lecteur les beaux jours de l'abbaye clunienne, les débuts de l'ordre cistercien, la décadence monastique pendant la guerre de cent ans et sa renaissance au XVIe siècle, l'œuvre de la congrégation de Saint-Maur et celui de Dom Guéranger à Solesmes. Un chapitre résume les services rendus par les Bénédictins, et si la liste en est forcément brève, elle suffit néanmoins pour montrer leur action sur l'agriculture, les arts, les sciences et la civilisation. Quelques passages sur les monuments élevés par les moines sont à méditer, qu'on en juge par cet extrait :

"On ne saura jamais par quelle interminable série d'efforts les moines ont dû passer pour approcher de l'idéal artistique à ce point. Ce n'a pas été en vain. Ils ont eu des imitateurs nombreux. De la sorte, la France a tiré de leurs leçons, je dis bien leçons, car certains monastères ont vraiment fait école, — de précieux avantages....."

"Tout peuple qui a conscience de sa dignité fait au développement des arts et en particulier de l'architecture une part très honorable dans sa vie nationale. Les chefs-d'œuvre que ses enfants mettent au jour sont un patrimoine auquel il doit tenir fortement. Ils valent pour un gouvernement éclairé autant que des provinces conquises au prix de lourds sacrifices. Ils forment l'un de ses meilleurs titres à l'admiration. Ceux qui par leur travail contribuent à les lui donner sont œuvre très élevée de patriotisme ; ils coopèrent à la gloire de leur pays. Là ne se borne point le rôle de l'architecture. Les bâtisseurs de génie mêlent aux monuments qu'ils élèvent la partie la plus pure de leurs sentiments et de leurs pensées. Ce sont aussi les pensées et les

sentiments de l'élite de leurs contemporains. L'église, le monastère, l'œuvre d'art les transmettent aux générations qui se succèdent et sont les moyens particulièrement efficaces dont la Providence se sert pour maintenir intacte et vivante la tradition nationale. (p. 46-47)."

Voilà pour contribuer efficacement à l'éducation esthétique du milieu des fidèles. Il y a plus loin d'utiles aperçus sur l'étude et la science.

Ce que furent l'apostolat et l'action intellectuelle des Franciscains au XIIIe siècle, ce que leur patriotisme accomplit au XVe, et, au XVIe, leur foi énergiquement active, comment ils se sont dévoués pendant les épidémies, sacrifiés dans les missions étrangères, le P. Hilaire l'indique en quelques tableaux largement composés mais d'un dessin précis, animé, attachant. Il n'a pas seulement entassé d'innombrables renseignements sur les diverses branches de la famille franciscaine, il a aussi dégagé l'esprit des gestes exécutés par ses frères depuis leur établissement sur la terre de saint Louis jusqu'à nos jours. Un chapitre, entre tous, retient l'attention : le IIIe, où sont portraturés les saints et les savants de la période qui s'étend d'Antoine de Padoue à Roger Bacon. Et l'on se plaît aux pages consacrées à Jeanne d'Arc franciscaine.

Dans son préambule, l'auteur, pour mieux déterminer la mission de François, fait très justement remarquer que le bonheur de ceux qui donnent excite plus que tout le reste l'envie du pauvre et qu'aujourd'hui l'on déteste l'Eglise à cause de ses bienfaits.

"Celui qui donne, en effet, donne de son superflu, il semble n'épancher que quelques gouttes de son abondance ; au lieu d'éteindre l'envie au cœur des ulcérés, souvent il l'aiguise et l'active. Le pauvre volontaire, au contraire, donne tout ce qu'il a et encore ses travaux. Son exemple et sa vue guérit au cœur des déshérités le plus cruel des maux, l'envie. Tel est le bienfait apporté au monde par l'Ordre franciscain. Saint Benoît avec ses moines défricheurs avait réhabilité le travail qui donne l'aisance, la richesse, la liberté. Saint François ennoblit encore le travail, mais d'une autre façon, le travail sans la richesse, c'est-à-dire la *pauvreté* dans le travail ; et son œuvre est devenue le plus grand bienfait social parce que la pauvreté dans le travail sera toujours le lot de la multitude. (p. 56)."

En continuant fidèlement la mission de leur saint fondateur, les Franciscains ont contribué, pour une part des plus importantes, à maintenir la foi catholique dans notre patrie. "Ils ont à cette œuvre répandu leur sueur et leur sang. Ils ont éclairé les esprits par la lumière de leur doctrine, échauffé les cœurs par l'exemple de leur charité et de leur abnégation ; ils ont à tous fait aimer et apprécier la vie simple et chrétienne, faite de dévouement et de sacrifice ; et par là ils ont imprimé à l'âme française ce caractère qui distingue notre nation parmi les autres peuples : la générosité. (p. 62)". Il n'est personne assurément qui ne sou-

crive à ces paroles.

Aux calomnies lancées contre les Jésuites, aux attaques dont ils sont l'objet depuis des siècles, on ne saurait mieux répondre qu'en présentant quelques fidèles tableaux de l'histoire de leur Compagnie. C'est ce qu'a fait M. Brou. Son ouvrage initie d'une manière très satisfaisante à l'œuvre de saint Ignace de Loyola. On y voit quel est l'organisme de cet institut et comment il fonctionne ; on y suit, dans ses différentes phases, la formation de ses religieux ; on y peut étudier, dans tous ses rouages, l'autorité qui les discipline et rend fécond leur apostolat. L'idéal tracé par saint Ignace a été réalisé héroïquement en quelques uns de ses enfants — les canonisés, les béatifiés, parmi lesquels tant de martyrs ! — il a été vécu, non sans un haut degré de perfection, par beaucoup de "saintes gens", d'apôtres intrépides, tels les Bourdaloue, les Ravignan, etc ; cependant, la haine du Jésuite reste vivace. L'auteur l'explique par des raisons qui s'imposent à l'attention. L'une d'elles est à noter.

"Avec son vœu spécial d'obéissance au Souverain Pontife, dit-il (p. 56) ; avec son organisation toute nouvelle, pleine d'exceptions, qui n'avait pas pour elle la tradition de plusieurs siècles, et une lente évolution des habitudes monastiques, mais tout simplement la conception d'un saint, consacrée par l'approbation solennelle des papes, la Compagnie de Jésus apparaissait aux universités, aux Parlements, aux Eglises particulières, — toujours catholiques, mais fort peu ultramontaines, — comme une tentative de la papauté pour reconquérir le terrain perdu dans la théologie, dans les mœurs.

"Les Jésuites ne furent certes pas les seuls : évêques, docteurs, ordres religieux de toute robe et de toute origine, un peu plus tôt ou un peu plus tard, entrèrent dans le mouvement pour la suivre ou pour le diriger. Mais les Jésuites portèrent tout le poids des inimitiés parlementaires ou universitaires qui en furent la conséquence.

"En somme, ils jouaient au XVIe siècle le rôle que, sous saint Grégoire VII, avaient joué les moines de Cluny, ils étaient les instruments souples et dévoués de la papauté.

"Le gallicanisme ne le leur pardonna jamais ..... ni, à plus forte raison, le protestantisme.

"Etre Romain, tel fut leur premier crime."

D'autre part, la Compagnie de Jésus a fait un bien immense par la prédication, l'enseignement et les missions ; les ennemis du Christ pouvaient-ils le constater sans agir ? Aussi ne lui ont-ils pas ménagé les persécutions. Esprit large et clairvoyant, M. Brou a dit ce qu'il fallait dire avec infiniment de tact et sans se départir d'une belle sérénité. Son opuscule, très riche de faits, peut détruire force préjugés, apaiser maintes colères ; il importe de le répandre à profusion.

Les croyants ne liront pas sans fruit les pages où sont expliquées les *Exercices Spirituels* et les *Constitutions* du saint fondateur ; les autres pourraient au moins se documenter aux

(1) Tous les ouvrages examinés dans cette chronique appartiennent à cette collection. 0.60 centimes le volume de 64 pages. Bloud et Cie, éditeur, Paris, 4 rue Madame.

bonnes sources en consultant les passages relatifs à l'obéissance. Les ennemis de l'Eglise, dit M. Brou, ont pris à l'égard du vœu d'obéissance des attitudes indignées.

"Avec leur compétence habituelle, confondant le vœu et la vertu, s'obstinant à attribuer à Ignace la comparaison du cadavre qu'il avait prise à la tradition ascétique du Moyen Age, et qu'on retrouve dans saint Bonaventure, et sur les lèvres de saint François d'Assise (1) ; usant et abusant, contre toute vraisemblance historique et psychologique des mots d'automate et de machine, ils ont représenté la Compagnie, comme un mécanisme ingénieux, admirable si l'on veut, de complexité et de souplesse, mais où les individualités sont broyées, où toute saillie originale s'érousse, où toute initiative est réprimée, où il y a des rouages et pas d'hommes.

"J'ai beau faire pourtant, je ne vois rien d'automatique dans la vie d'un Canisius, d'un Alexandre de Rhodes ou d'un de Smet, d'un Possevin ou d'un Vieyra, d'un Campion ou d'un Maunoir, d'un Ravignan ou d'un Milleriot. Je ne vois pas davantage comment cette obéissance a gêné l'activité intellectuelle d'un Suarez, d'un Petau, d'un Sirmond, d'un Bellarmin, ni celle des savants Clavius et Secchi, ni celle de la longue série des Bollandistes (p. 33-34)."

\* \*

Avec une haute conscience et beaucoup de sagacité, M. Michel Salomon a scruté la figure si complexe de Taine et il nous en livre un dessin — ou plutôt une série de dessins — propre à satisfaire les lecteurs les plus difficiles. Tour à tour apparaissent le philosophe, l'abstrait, l'historien, l'esthéticien, l'écrivain qui composent cette personnalité, dont on a pu dire que "c'est la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakespeare". Par de fines analyses, encadrées de citations et d'anecdotes heureusement choisies, M. Salomon a fait revivre cette physiologie typique ; avec un art exquis, comme en se jouant, il en a représenté les multiples aspects, exprimé les nuances.

"Il n'adhéra jamais, dit-il, en parlant des sentiments religieux du philosophe de l'Intelligence, (p. 58-59), à ce Credo dont il avouait le "bon sens". Est-il faux de dire qu'il y tendit ? Il s'en rapprocha du moins dans ses dernières années. On a dit : il évoluait. Un fait d'expérience l'avait frappé : l'impossible suppléance du christianisme dans son rôle de soutien moral. En même temps, "le champ des hypothèses métaphysiques et des possibilités infinies s'était élargi pour son esprit" (2). Cependant il ne rompit point les attaches qui le retenaient du côté de l'incrédulité. Il avait dit : "Rien n'est plus scientifique". Et pourtant ce fut l'incompatibilité pré-

(1) Voir le *Speculum perfectionis* attribué au fr. Léon, édition Sabatier, p. 84. Le pseudonyme qui se cache sous le nom de Herman Müller, dans son pamphlet *Les origines de la Compagnie de Jésus, Ignace et Laines*, assure que la comparaison est empruntée aux musulmans ; et il cite des textes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

(2) G. Monod, ouv. cité, p. 132.

tendue de la science et de la foi qui empêcha son suprême retour. Et afin, sans doute, qu'il demeurât le même jusqu'au bout, une conception *a priori* fut à son dernier pas l'obstacle le plus fort. Il resta l'esclave de ce dogme de la nécessité emprunté par lui à Spinoza et affirmé avec une éloquence parfois lyrique.

"Mgr d'Hulst a laissé un court mais intéressant récit de son entretien avec le grand déterministe pendant la cruelle maladie qui l'emporta : "Je ne nie point, lui disais-je, le règne de la nécessité ; mais au-dessus de cette loi inflexible, j'aperçois une loi d'amour qui règne dans un domaine supérieur et plie la nécessité elle-même à ses desseins". — "Il se peut, me répondit-il, qu'elle existe, mais je ne la vois point. J'aperçois une belle déesse qui n'a l'air ni bon ni méchant. De sa robe traînante, elle balaie le sable et y renverse les petites constructions que les fourmies y avaient élevées. Ma vie est un de ces frêles édifices. Faut-il croire qu'elle va relever sa robe pour l'épargner ?" ..... Dans cette foi même à l'inexorable fatalité et dans le sentiment que la raison exige la soumission à l'ordre universel, il puisait, reconnaissions-le, la force d'une résignation stoïque. Les *Pensées* de Marc-Aurèle avaient été autrefois son "catéchisme" ; il les relisait assidûment. Ainsi, toujours captif de l'impérieuse théorie qui avait dominé son esprit adolescent, il atteignit la fin de ses souffrances. Ce n'était donc pas tout à fait un chrétien qui mourait le 5 mars 1893."

Attrayante autant que savante, l'étude de M. Salomon prendra place parmi les meilleures. Elle est d'un psychologue à vision pénétrante et d'un délicat esprit philosophique. Enfin elle se recommande par sa langue pure, rythmique, vraiment belle. Ceux même qui connaissent très bien Taine goûteront un rare plaisir à lire ce travail.

\* \*

Des ouvrages spéciaux, si peu accessibles au grand public, M. Baudrillard a extrait tout ce qu'il importe de connaître sur les catacombes, et il a enveloppé sa documentation de fins aperçus et d'impressions de lettré sensitif qui rendent fort agréable la lecture de ses deux volumes. Le premier présente l'histoire des catacombes. On y voit comment elles furent établies et administrées, quelles lois les régèrent, quelle vie y menèrent les premiers fidèles, comment enfin elles furent découvertes et explorées et quelle place elles ont reprise dans la vie chrétienne contemporaine. Les passages relatifs à l'œuvre de M. de Rossi sont particulièrement intéressants. "Une intuition de génie, dit M. Baudrillard, (I, p. 54) qui tient ces détails de M. de Rossi lui-même, lui révéla bientôt que le seul moyen de faire avancer la science des catacombes était d'en revenir hardiment au système de Bosio, avec des ressources que la science de son temps n'avait pu fournir à l'illustre initiateur. Avec une admirable bonne foi, le Père Marchi sentit toute la force et la justesse des observations du jeune savant. Agé, découragé par l'immensité de son entreprise, éprouvé par la tourmente politique de 1848-1849, il ne se

sentit pas la force de changer de méthode et donna carte blanche à celui qui s'annonçait comme l'une des lumières de l'archéologie chrétienne. Il fallait au jeune laïque l'appui, ou du moins l'assentiment de la puissante compagnie à laquelle le Père Marchi avait fait tant d'honneur par des travaux dont elle aurait eu quelques titres à réclamer pour elle-même la continuation. Il l'obtint, et ne sentant aucun obstacle derrière lui, fort des encouragements du Souverain Pontife, il se mit résolument à l'œuvre .....

"M. de Rossi et la commission d'archéologie sacrée n'ont pas retrouvé moins d'une dizaine de cimetières et une douzaine environ de cryptes historiques."

Le second volume, tout à la description des catacombes, offre, avec quelques notes sur les épigraphes, un intéressant précis de l'art chrétien primitif (peintures, sculptures, objets divers), que complète une série d'illustrations.

ALPHONSE GERMAIN.

## La Famine dans l'Inde

(De la *Croix*, de Paris, 17 janvier.)

Depuis plus de trois ans, la famine décime l'Inde et plus particulièrement les régions du Nord-Ouest de cet immense empire. — C'est par milliers, par centaines de milliers, par millions, peut-être, que les malheureux Hindous succombent, sans que leur riche suzeraine, la très grande Angleterre, qui vient de leur imposer une dépense de dix-huit millions pour le "Durbar de Delhi", ait tenté le moindre effort pour combattre cet horrible fléau !

Depuis plus de trois ans, le ciel reste obstinément bleu sur ces contrées qu'on ne désigne plus que sous le nom lugubre de "pays de la faim et de la mort".

Le soleil y déverse obstinément une chaleur torride. C'est la sécheresse inexorable.

Et le vent qui, par intervalles, souffle des déserts du Nord achève de brûler tout ce qui a gardé encore un peu de végétation et de vie.

Les fleuves et les torrents, à peu près desséchés, n'ont laissé dans leurs lits que des vases et des débris aux émanations de pestilence.

Les forêts — et pourtant combien vaste et naguère d'opulente venue ! — gardent, même au printemps, l'aspect morne de nos chênaies de France quand les morsures de l'hiver ont rousé leur feuillage.

Les prairies, qui passaient pour les plus merveilleuses de la terre, les jungles autrefois quasi impénétrables tant la végétation y était exubérante, ne sont maintenant que des steppes arides, au milieu desquels errent quelques fauves, affamés eux aussi, et qui ne trouvent plus que de rares proies.

Il semble que Civa, le "dieu de la mort", si farouchement adoré par l'Inde païenne, ait établi là sa terrible domination.

Pierre Loti, de l'Académie française, qui voyageait, au printemps dernier,

dans cette région de l'Inde, vient de donner à la *Revue des Deux Mondes* un récit poignant du lamentable spectacle qui s'est alors offert à ses yeux. Il a écrit : "L'Inde affamée". Il parle, comme on va voir, de la "chanson de la faim" ! Triste et navrante chanson qu'on ne peut entendre sans sentir son âme navrée de douleur !

"Cette chanson, dit-il, je l'ai entendue partout ! Ce sont de pauvres petits enfants qui la chantent ou qui la hurlent à l'entrée des villages, aux carrefours des routes en tenant à deux mains leur ventre affreusement creux, dont la peau s'est plissée comme celle d'une outre vide.

"Là, les hommes tombent par milliers, faute d'un peu de riz qu'on ne leur envoie pas. Là, les forêts sont mortes, la jungle est morte, tout est mort, tout est brûlé, les torrents sont sans eau, les arbres ne reverdisent plus".

C'est en chemin de fer que Pierre Loti a parcouru ces contrées désolées. Devant lui passent les grands bois qui n'ont plus de feuilles, les palmiers gigantesques qui sont aussi dépouillés. C'est en avril : il n'y a pas trace de la moindre végétation. Il arrive un matin à la gare d'un village. Ecoutez-le :

"De pauvres petits êtres se pressent contre la barrière et tendant leurs mains décharnées, desséchées au bout des os qui sont leurs bras. Sous leur peau brune, aux plis retombants, tout leur frêle squelette se dessine à faire peur. On dirait qu'ils n'ont pas d'entrailles tant leur ventre est plat : des mouches sont collées à leurs paupières, à leurs lèvres pour y boire ce qui reste d'humidité. Ils n'ont plus de souffle, presque plus de vie ; cependant ils se tiennent debout, et ils crient : Manger, manger, manger, Maharayah ! Maharayah ! (Monseigneur ! Monseigneur !), sur de petites notes tremblotantes ; et ils allongent leurs lamentables menottes à travers la barrière. Alors on leur jette des pièces de monnaie, des restes de gâteaux de riz, et ils se ruent les uns sur les autres pour avoir ces miettes et ces monnaies. C'est donc qu'avec ces monnaies ils trouveront des boutiques où on leur vendra quelques poignées de riz. — Il y en a donc ?

"Eh oui, il y en a : Il y a quatre wagons chargés de riz à ce train ; et il en passe ainsi tous les jours ! Mais ce riz est destiné aux villes et à ceux qui ont de l'argent pour payer."

"Voici des femmes, dit encore Pierre Loti. Des femmes ? ... des squelettes. Elles apportent de lourds paquets sur leur tête : Ce sont des peaux de vaches mortes de faim et qu'elles ont écorchées. Mais le prix d'une vache à peu près vivante est tombée à un quart de roupie (c'est environ 10 sous !) Du reste, on ne se résignerait pas à se nourrir de la chair de ces animaux (sacrés) en pays brahmanique. Alors, qui achètera donc la peau de ces bêtes qui sent la pourriture ? ... Malheureuses femmes !"

Pierre Loti a jeté tout ce qu'il avait de pièces de monnaie. Il se voile la face !... Le train file, traversant de nouveau des forêts mortes, des jungles mortes où l'on ne voit plus de loin en loin que quelques gazelles maigres, effarées, bramant aussi la faim.

Voilà l'Inde affamée ! ... Quel horrible tableau ! ... Quelles souffrances ! ... Et quelles désolations ! ...

Les savants économistes de notre époque ont pourtant soutenu que, grâce aux progrès de toutes sortes, che-

mins de fer et flottes innombrables, les grandes famines n'étaient plus possibles. L'heure est venue non plus seulement de l'affirmer, mais de le démontrer.

Peuples d'Europe et vous aussi peuples riches et puissants des Amériques où les milliardaires sont légion, ces malheureux, ces malheureuses, ces enfants de l'Inde sont des hommes, des femmes et des enfants comme vous et comme vous des créatures faites à l'image de Dieu ! Souffrez qu'on vous prie d'y penser !

Et si vous y pensez, est-ce qu'un immense cri de pitié ne jaillira pas enfin de vos cœurs ?

Et si l'Angleterre ne veut ou ne peut rien pour empêcher ce peuple de mourir, que le reste du monde se hâte à son secours ! Comment ! Cherchez et vous trouverez....

Le ciel n'attend peut-être que cet acte de miséricorde corporelle, ce verre d'eau donné au nom du Christ, pour rendre à ce climat brûlé sa fécondité d'autrefois.

Les fléaux sont de tous les âges de l'histoire. Et la Sainte Eglise ne cesse de demander au Tout-Puissant d'en délivrer l'humanité. Tous les jours, en ses Offices, elle répète : " De la famine, de la peste et de la guerre, préservez-nous, Seigneur ! " Elle sait que tels sont les ministres ordinaires des justices de l'Eternel !

Loin de nous, bien loin de nous donc la pensée de jeter l'anathème à l'Angleterre qui certainement n'est pas responsable de cette calamité. — Cependant on ne peut pas ne pas dire que, depuis deux siècles, elle a exploité l'Inde comme le plus fertile de ses domaines. Elle en a tiré des richesses fabuleuses. Toutes les grosses fortunes de Londres, de Liverpool, de Birmingham, de Manchester, sont établies sur la ruine de millions d'Indiens.

Maintenant, ces Indiens ont faim. Ils meurent de faim ! Il faut donc que l'Angleterre s'ingénie à leur donner à manger !

Ce n'est pas assez remplir le devoir envers eux que de leur vendre, à grand prix, les idoles fabriquées pour eux à Birmingham. Ce n'est pas assez faire pour eux que de leur distribuer quelques milliers de Bibles dont ils ne savent d'ailleurs se servir que pour les transformer bientôt en espadrilles ! (1)

Il faut, l'honneur de la Grande-Bretagne y est engagé, il faut leur donner du riz ou de l'argent, puisqu'avec de l'argent ils peuvent en avoir, ou bien aider à leur exode en masse et les emporter sous des cieux plus éléments.

Il serait fâcheux qu'on pût répéter que la race anglo-saxonne détruit toujours ou laisse détruire les autres races au milieu desquelles elle s'implante !

A. P.-B.

(1) Ces détails sont tirés de l'*Histoire des Missions*, de l'Anglais Marschall, et du parallèle, *Rome et Londres*, de l'abbé Margotti.

**A VENDRE** : — Une machine à vapeur de trois forces, avec chaudière, en bon ordre. S'adresser au bureau de la *Vérité*.

## M. LOUIS LUZZATTI

### Et la coopération du crédit en Italie

Nous lions l'étude suivante dans l'*Emancipation*, journal d'économie politique et sociale, qui se publie à Nîmes, en France, livraison du 15 janvier dernier. Outre que cette étude contient beaucoup de renseignements sur l'œuvre des banques populaires, elle fait voir que notre ami, M. Alphonse Desjardins, consulte les spécialistes afin de mieux se guider :

M. Alphonse Desjardins, qui est un promoteur très intelligent et très efficace du crédit populaire au Canada, où il a fondé plusieurs banques populaires et caisses de crédit, a formulé un projet de loi et s'est adressé, en Europe, aux personnes les plus autorisées en cette matière pour avoir leur avis, et notamment à M. Luzzatti.

Je pense faire plaisir aux lecteurs de l'*Emancipation* en les renseignant sur les idées préconisées sur ce sujet par l'éminent coopérateur Louis Luzzatti, qui en a été l'initiateur et l'apôtre en Italie.

Il affirme, d'après sa longue expérience, que la création et l'essor des banques populaires, des caisses rurales, des sociétés locales d'épargne, n'a pas eu pour conséquence de diminuer le mouvement des opérations des grandes banques et des autres institutions pareilles. C'est le contraire qui a eu lieu. Nous nous proposons, dit M. Louis Luzzatti, de faire la guerre à l'usure, et nous avons réussi même à provoquer, parmi les banques ordinaires, une noble émulation. Par là nous avons rendu d'éminents bienfaits aux petits propriétaires, petits industriels, honnêtes travailleurs, car en abaissant l'intérêt, on appelait à jouer du crédit une nouvelle clientèle, qui jusqu'alors était repoussée par les grandes institutions et laissée en proie aux vampires de l'usure.

M. Luzzatti observe encore qu'on faisait pénétrer dans les plus petits endroits et les plus éloignés les bienfaits de l'épargne et du crédit.

Cette œuvre n'a pas été seulement un grand bienfait pour les humbles, mais aussi pour les puissantes sociétés financières, qui trouvaient le chemin déjà ouvert pour porter leur action encore plus loin et qui, dans le réel compte du papier des banques populaires, trouvaient un débouché.

En fait, si l'on examine les statistiques des banques populaires d'Italie, on trouve que dans la répartition professionnelle, soit des actions possédées par les sociétaires, soit des emprunts et escomptes, la plus grande partie appartient aux petits propriétaires, agriculteurs, industriels, artisans.

Mais notre plus grande victoire — dit encore M. Luzzatti — est le taux très modéré appliqué aux opérations de crédit. Les humbles de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, dans plusieurs banques (par exemple Bologne, Crémone, Milan, Vicence, etc.), peuvent trouver des avances au même taux et au-dessous, quelquefois, des Banques d'émission.

Après avoir constaté le progrès des banques populaires en Italie (1), M.

(1) En chiffres ronds.  
690 banques populaires.

Louis Luzzatti affirme que la confiance qu'elles inspirent au public vient de l'honnêteté de leur administration due elle-même aux dispositions de la loi, aux règlements salutaires et aux sages recommandations du maître même, M. Luzzatti.

M. Luzzatti est d'avis qu'une coopérative doit être une société de personnes, réunies dans un but élevé de solidarité sociale et non pas dans un but d'intérêt personnel, et que cet idéal doit être poursuivi, même en dehors de la société. Il a résumé le code des maximes qu'il a toujours soutenues et propagées, dans cette formule : " descendre par le crédit, c'est monter dans la gloire ; — en partageant le crédit entre un grand nombre de clients, au lieu de le concentrer entre les mains de quelques privilégiés ".

La coopération doit consister dans la subordination spontanée du capital au travail. Dans les magasins coopératifs, c'est la subordination des capitalistes aux consommateurs ; dans les banques populaires, c'est la subordination du capital aux sociétaires considérées, non comme collecteurs des capitaux, mais comme bénéficiaires du crédit.

De même, M. Luzzatti a toujours recommandé aux institutions de crédit populaire, de rechercher les petits versements plutôt que les grands, de fortifier les fonds de réserve en créant de plusieurs espèces — pour la garantie générale de toutes les opérations, pour la garantie des emplois en valeurs qui peuvent baisser, pour couvrir les pertes éventuelles, de façon que la réserve générale ne soit jamais entamée.

M. Luzzatti croit qu'on doit faire rentrer le crédit populaire dans la famille des institutions corporatives, mutuelles, charitables, éducatives.

M. Luzzatti attache une très grande importance aux limites qui séparent la société coopérative de l'anonyme, et il conseille de fixer dans la loi le maximum du dividende, et la participation obligatoire aux bénéfices (ris-tourne) aux clients (consommateurs ou escomptistes) qui sont les vrais générateurs des affaires.

Il veut que la commission de vigilance (censeurs) soit nettement distinguée du conseil d'administration, avec une élection séparée, l'exclusion des parents, des intéressés vis-à-vis de la Banque.

M. Luzzatti, pour éviter la répartition de bénéfices illusoire et fictifs, veut que chaque année on passe par profits et pertes, les pertes de l'année même, sauf à porter dans les profits de l'exercice suivant les rentrées du précédent. Pour avoir toujours la prompte et libre disposition des réserves, il conseille d'imposer par la loi l'obligation d'employer ces fonds en valeurs d'une solidité incontestable.

Il préconise la fédération des banques et des caisses, non-seulement pour s'aider mutuellement, mais pour pouvoir instituer un système d'inspection, non pas gouvernemental, mais libre et réglé par le groupement même

381,500 sociétaires.  
1,950,000 actions.  
100,000,000 capital actionnaire.  
400,000,000 dépôts fiduciaires.

des institutions de crédit qui sont intéressées à la bonne administration, institutions fédérées.

Il admet que, au contraire de la coopération de consommation, qui peut vendre aux tiers, la coopération de crédit ne fasse ses opérations qu'avec les seuls sociétaires. Toutefois, considérant que tout genre de coopération, et celle de crédit en particulier, a un but de solidarité sociale, il désire que la banque populaire, tout en réservant seulement aux sociétaires les escomptes et les prêts à intérêts, admette " le prêt sur l'honneur " pour les partisans non sociétaires, les accoutumant ainsi à la prévoyance par l'aide du crédit, et même qu'elles admettent aux emprunts les non sociétaires s'ils s'engagent à devenir sociétaires par le paiement de petites cotisations mensuelles ou par la retenue de la ristourne annuelle.

Tout cela, afin que le bienfait du *taux modéré* (le vrai but de la coopération de crédit, comme le *juste prix* dans la consommation), ne soit pas réservé à ceux qui ont l'argent nécessaire pour souscrire une action.

Rome, 28 décembre 1902.

TULLIO MINELLI

## A propos de l'abbé Loisy

M. l'abbé Loisy, professeur à la Sorbonne, a fait un livre qui a causé de l'émoi en Europe. Cet abbé a été condamné par le cardinal Perraud, évêque d'Autun, par le cardinal Richard, archevêque de Paris, par Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, et par plusieurs autres évêques français.

L'ordonnance du cardinal Richard condamne le livre de M. l'abbé Loisy, intitulé *l'Evangile et l'Eglise*, parce que :

" 1o. Il a été publié sans l'*Imprimatur* exigé par les lois de l'Eglise ;

" 2o. Il est de nature à troubler gravement la foi des fidèles sur les dogmes fondamentaux de l'enseignement catholique, notamment sur l'autorité des Ecritures et de la tradition, sur la divinité de Jésus Christ, sur sa science infallible, sur la Rédemption opérée par sa mort, sur sa Résurrection, sur l'Eucharistie, sur l'Institution divine du souverain pontificat et de l'Episcopat. "

Le *Courrier de Bruxelles* publie la dépêche que voici :

" Rome, 16 janvier.

" Léon XIII ayant exprimé le désir de voir M. l'abbé Alfred Loisy, celui-ci a été invité à se rendre à Rome.

" Le Pape veut le traiter avec douceur, mais gardien de la doctrine, il a le droit de juger de l'orthodoxie des écrivains catholiques.

" M. Loisy pourra s'expliquer devant la commission biblique, qui compte parmi ses membres M. Vigouroux. "

Dans les *Etudes*, des RR. PP. Jé suites, livraison du 20 janvier, le P. L. de Grandmaison consacre un article à l'étude de *l'Evangile et l'Eglise*. Sa conclusion est " qu'il est à craindre que beaucoup de lecteurs ne sortent de la lecture attentive de ce livre plus troublés qu'affermis. "

PETITE REVUE

Un mot de conseil à Carnegie

Le *New Century*, journal catholique publié à Washington, D.C., donne, dans son numéro du 10 janvier, un mot de conseil à M. Carnegie, le fameux fondateur de bibliothèques publiques. Ce journal est d'avis que ce millionnaire rendrait infiniment plus de services à l'humanité en dotant un aussi grand nombre que possible d'hôpitaux afin de permettre aux malades pauvres de recevoir le même traitement que les malades riches peuvent se procurer. Le monde, ajoute ce journal, a beaucoup plus besoin d'hôpitaux accessibles à tous que de bibliothèques remplies souvent, non pas tant des richesses intellectuelles des siècles, que d'élucubrations indigestes. Le confrère dit de plus que dix livres qu'un homme a achetés lui-même lui rendront plus de services que cent livres appartenant à un autre.

Le drapeau national

Nous avons lu avec plaisir dans la page de famille, du *Soleil*, de samedi dernier, un article de M. H. Magnan sur un sujet que nous avons souvent traité nous-même : *Le drapeau national des Canadiens français*. M. Magnan reproduit, en y donnant son entière adhésion, une lettre adressée par un prêtre au *Messenger canadien du Sacré-Cœur*. L'auteur de cette lettre exprime le désir que nous avons si souvent formulé nous-même, de voir les Canadiens-français se choisir un drapeau national qui soit bien à eux, et d'y mettre, bien en évidence, "à la place d'honneur" l'image du Sacré-Cœur. "J'ai dit la place d'honneur, écrit ce prêtre. En effet, tant qu'à placer le Sacré-Cœur sur le drapeau, de grâce donnons-lui le rang qu'il mérite ; ne le reléguons pas dans un coin, ou sous les banderolles ; qu'il paraisse, qu'il commande, qu'il règne". Nous le répétons, nous avons été heureux de voir M. Magnan reproduire cette lettre dans les colonnes du *Soleil*, en la faisant sienne.

L'idée fait son chemin et se traduira bientôt, nous avons tout lieu de l'espérer, par une action commune qui assurera le succès du projet. Nous ne manquerons pas de mettre nos lecteurs au courant du mouvement qui se dessine, aussitôt que la discrétion nous le permettra.

Lamartine toujours à l'Index

Comme quel qu'un a dit dernièrement que les livres de M. Alphonse de Lamartine, figurant naguère au catalogue de l'Index, ne se trouvent pas insérés dans le nouveau catalogue, un de nos amis a transcrit pour nous ce que porte le nouveau catalogue sous le titre suivant :

- "Lamartine, Alphonse de
- "Jocelyn, épisode. Journal trouvé chez un curé du village.
- "Déc. 22 sept. 1836".
- "Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou notes d'un voyageur.
- "Déc. 22 sept. 1836."
- "La chute d'un ange, épisode :
- "Déc. 27 août 1838."

Qu'on ne s'illusionne donc pas : ces trois livres de Lamartine sont toujours à l'Index et il faut une permission spéciale pour les lire.

Concert de charité ?

On lit dans la *Presse*, 5 février, ce qui suit : "Le concert de charité organisé par Mmes M. Tarte et A. Ducharme et qui aura lieu à la salle Karn, le 21 courant, promet d'être un brillant événement social en même temps qu'artistique. La fine fleur de la société tant anglaise que française de notre ville s'y donnera rendez-vous. "Comme nous l'avons annoncé déjà, ce concert sera sous le patronage de Lady Shaughnessy et de Mmes H.C. Saint-Pierre, Andrew Allan et J. I. Tarte."

Concert de charité ! Mais au profit de qui, de quelle œuvre ? On ne le dit pas. Règle générale, quand il s'agit d'aider une bonne œuvre, une œuvre non suspecte, on ne craint pas de la nommer. Puis, ce doit être une affaire mixte, neutre, puisqu'on y voit des noms de protestants et de catholiques. Qui pourrait nous dire en faveur de quelle œuvre ce concert de charité s'organise ? Nous le croyons, nos lecteurs de Montréal aimeraient à le savoir, et nous voudrions être en état de les renseigner.

Théâtre versus Retraite

Un de nos lecteurs de Lévis nous signale un fait qui montre bien l'aveuglement que cause l'amour du gain. Depuis samedi dernier les paroissiens de Notre-Dame de Lévis suivent les exercices de la neuvaine de saint François-Xavier. Pendant cette neuvaine une troupe américaine joue tous les soirs à la salle publique. Naturellement, M. le curé et le prédicateur de la neuvaine engagent fortement les paroissiens à s'abstenir, pendant la neuvaine, de fréquenter le théâtre. Il nous semble qu'en pareille circonstance un journal tant soit peu catholique aurait prêté main forte à l'autorité paroissiale. Que fait le *Quotidien*, journal bleu de l'endroit ? Nous avons sous les yeux le numéro de lundi. A la cinquième colonne de la troisième page on peut lire une réclame échevelée en faveur de ces comédiens. "Allons, dit le journal, passer de délicieux moments ce soir avec les excellents artistes." Quelqu'un nous demandait naguère s'il y avait du libéralisme parmi les bleus. En voilà !

La Ligue de l'Enseignement et Dreyfus

L'Univers, de Paris, raconte le fait suivant : "La municipalité de Tours ayant accordé une subvention de 500 francs à la section tourangelle de la Ligue de l'enseignement, celle-ci les a employés à acheter, pour les enfants, divers volumes parmi lesquels figure le livre de Dreyfus : *Cinq années de ma vie*. "Voilà donc un homme deux fois condamné pour trahison, et cet homme est transformé, de son vivant, en auteur classique à l'usage de la jeunesse ! "On a beau voir chaque jour les choses les plus invraisemblables, on ne s'attendait pas à celle-là." La section canadienne de la Ligue de l'Enseignement se propose-t-elle, le cas échéant, de faire de ces "choses invraisemblables" ? C'est ce que le public canadien aimerait à savoir.

Mais qui nous le dira ?

Pas de concurrence

Voici une phrase détachée du discours de M. Combes, prononcé à la séance de la Chambre des députés, le 15 janvier, sur la question des Congrégations :

"Puisque nous avons un service d'enseignement public fortement organisé, nous devons l'utiliser, nous devons écarter toutes les écoles congréganistes formées en vue de dépeupler les écoles publiques et d'entretenir la haine de la République et de la libre pensée."

C'est admettre presque en propres termes que les écoles de l'Etat, en France, ne pouvaient pas soutenir la concurrence des écoles congréganistes.

Une prédiction sur M. Combes

Certains journaux racontent, lisons-nous dans le *Journal de l'Ain*, que la mère de M. Combes le mena jadis à Ars, quand il avait dix ans. A sa vue, le curé se recula comme épouvanté, en s'écriant :

"Oh ! quel mal fera cet enfant ! Cependant Dieu lui fera miséricorde." Est-ce qu'il nous serait réservé d'assister à la conversion de M. Combes ?

Une clientèle de bibliothèque

Un journal de Montréal racontait naguère ce qui suit : M. Rodias Ouimet, directeur du refuge de nuit, interrogé par un échévin "s'il est en faveur de la construction d'une bibliothèque publique", répond sans hésiter : "Oui, car les 150 ou 200 personnes que je renvoie tous les matins, au lieu d'aller se chauffer dans les églises, iront s'instruire à la bibliothèque en lisant."

Jolie clientèle pour une bibliothèque ! Il vaut encore mieux, ce nous semble, que de telles gens aillent "se chauffer dans les églises."

Les dernières dépêches

Les dernières dépêches disent : Que l'affaire Dreyfus revient sur le tapis, en France ; que les affaires de la Macédoine prennent une grave tournure ; qu'un raz-de-marée dans les îles de la Polynésie a causé la mort de 1000 personnes ; que le steamer *Madiana*, appartenant à la Quebec Steamship Company, parti samedi de New York pour les îles de la Mer des Antilles a fait naufrage sur un récif, près des îles Bermudes, mais que les personnes à bord ont été sauvées.

Waldeck-Rousseau rentre en scène

La *Croix*, de Paris, en date du 31 janvier, nous apprend que M. Waldeck-Rousseau est rentré dans la vie publique par une déclaration plutôt favorable aux Congrégations faite devant la commission du Sénat :

"Il faut considérer les garanties que présente chaque Congrégation qui demande l'autorisation, a dit l'ancien président du Conseil. Il faut voir si elle est utile au point de vue moral ou matériel. "Ce serait, a-t-il ajouté, méconnaître complètement l'esprit de la loi, que d'opposer à toute demande une question préalable. "En toute justice et sans parti pris, il faut examiner le caractère de la Congrégation et rechercher si elle est capable de

réaliser son but. " C'est un rude coup porté au bloc radical, dit la *Croix*.

L'interdiction du Breton

31 prêtres frappés

La *Semaine religieuse* de Quimper annonce que 31 prêtres de ce diocèse ont été prévenus que, par décision du 9 janvier, M. Combes a "retenu les mandats de traitements, pour le trimestre qui vient d'échoir". Ces mêmes prêtres sont avertis que "pareille retenue sera faite pour les trimestres à venir, tant qu'ils ne feront pas emploi de la langue française dans leur instruction, et dans l'enseignement du catéchisme."

La *Semaine religieuse* conclut :

"En ajoutant à cette liste les 20 dont les traitements ont été supprimés à la suite des expulsions, on arrive au chiffre de 51 prêtres actuellement privés de leur indemnité dans notre diocèse.

"Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet ; en attendant, nous tenons à citer ici la parole adressée par Monseigneur aux 31 dont on vient de lire les noms, en leur annonçant la mesure qui les frappe : "La pensée de l'évêque, en cela conforme à celle de son clergé, est que nous devons continuer à prêcher et à catéchiser "en français là où l'auditoire est français ; en français et en breton là où l'auditoire est mélangé ; et enfin "seulement en breton là où l'auditoire est exclusivement breton."

DEUX PAROLES

On se rappelle la fameuse parole de M. Tarte qui a déclaré un jour que s'il est catholique, c'est à un simple accident de naissance qu'il faut l'attribuer. Écoutons maintenant cette parole du Pape Léon XIII :

"Tous ceux qui, par un insigne bienfait de Dieu, ont le bonheur d'être nés au sein de l'Eglise catholique et d'y vivre, n'ont d'autre raison que Notre voix apostolique." Encyclique sur l'Unité de l'Eglise, vers la fin.

Quelle différence entre le langage de Léon XIII et le langage de M. Tarte, sur le même sujet ! Pour le premier, le fait d'être né au sein de l'Eglise catholique est un insigne bienfait de Dieu. Pour le second, c'est un simple accident !

On peut voir par là combien la doctrine de M. Tarte laisse à désirer depuis qu'il a cessé d'être ultramontain, c'est-à-dire depuis qu'il ne s'applique plus à suivre les enseignements du Pape.

LA MISERE EN BRETAGNE

Par suite du manque absolu de la pêche de sardines, sur les côtes de la Bretagne, 100,000 personnes, pêcheurs et employés des usines, sont dans une misère noire. Des souscriptions sont ouvertes de tous côtés, en France, et les secours arrivent en assez grande abondance. A ce sujet, nous lisons dans la *Croix*, de Paris, 19 janvier :

"A l'appel ému publié dans nos colonnes par M. l'amiral de Cuverville, nos lecteurs ont aussitôt répondu. "Le premier courrier nous apporte 5,105 fr. que nous transmettons aussitôt au vaillant amiral."

## L'ACTION CATHOLIQUE

## EN ALLEMAGNE

(Suite et fin.)

## LES SECRETARIATS DU PEUPLE

150,000 consultations chaque année.

Et comment en serait-il autrement ? Comment ne pas aimer une association qui, en multipliant les *Secretariats du peuple*, entre dans tous les détails de la vie ouvrière pour montrer que tout devient grand dès qu'il s'agit des petits et des humbles. Les 27 bureaux disséminés dans les différentes provinces de l'Empire donnent chaque année plus de 150,000 consultations et font restituer aux ouvriers plus de 70,000 francs. On reste ainsi en contact intime avec le peuple, on va à lui, le cœur et la main largement ouverts, et dans cet échange de services et de bons procédés, la confiance renaît, on voit l'avenir sous des couleurs moins sombres et on reapprend à aimer cette foi chrétienne et cette Eglise si pleine de sollicitudes pour ce pauvre couché le long du chemin, frappé de mortelles blessures.

## L'UNIVERSITÉ POPULAIRE

## Le rapprochement des classes

Le chef-d'œuvre du *Volksverein*, c'est l'Université populaire fondée à Gladbach, en 1892, sous le nom de *Cours social pratique*. Ce que je résume ici en quelques mots, je l'ai vu de mes propres yeux, il y a deux ans, à Strasbourg. Jamais effort n'avait été couronné d'un plus grand succès. Nous avons vu, assis sur les mêmes bancs, devant les mêmes tables, les élèves du séminaire, les étudiants en droit et en médecine, les jeunes gens sortis des écoles du commerce et de l'industrie, le petit commis des grands magasins, l'ouvrier de fabrique, l'apprenti, la plupart porteurs de leurs carnets d'études résumant les rapports et les exposés, posant des questions, s'essayant à la parole, et nous avons eu l'impression que ce cours social constituait une grande école ouverte à toutes les bonnes volontés, accessible à toutes les intelligences, véritable pépinière d'où sortent les représentants du peuple de demain !

Aussi bien, quelle variété dans le programme, quel attachant intérêt dans la manière de le développer ! Questions ouvrières et sociales, études pratiques sur l'industrie, enquêtes sur le commerce et l'agriculture, législation actuelle, assurances et protection du travail de la fabrique, rien n'est oublié. Ce n'est pas un cours de Faculté, une conférence académique, mais un entretien familier, une discussion amicale, un échange bienveillant de vues et d'observations sociales. On est maître et élève tout ensemble, montant à la tribune et en redescendant, pour mettre en commun les richesses sociales amassées le long des vingt-cinq dernières années et, quand le soir est venu, on se repose ensemble dans des réunions publiques qui se prolongent bien tard dans la nuit, véritables réunions familiales où l'âme s'épanouit sous l'esprit vivifiant d'une camaraderie faite d'amitié et de

charité. Plus d'un auditeur, étudiant ou ouvrier, est venu de loin ; l'association, aussi discrète que charitable, lui a envoyé la somme nécessaire au voyage, avec la délicatesse que le Christ aimait à mettre dans ses bienfaits.

## LES CHEFS

En retraçant ainsi à grands traits le plan de bataille et la tactique des catholiques allemands, il me semble voir passer devant mon regard ému cette pléiade d'hommes illustres qui ont créé ce vaste mouvement religieux, social, politique, que l'univers tout entier admire, qui ont organisé cette résistance qui seule a eu raison de l'homme qui, dans un moment de superbe orgueil et de suffisance, s'était écrié : Nous n'irons pas à Canossa ! qui ont renouvelé sans se lasser les luttes pour la défense des droits imprescriptibles de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

Permettez-moi de saluer ici les plus célèbres au nom de cette cause dont nous sommes tous les fils dévoués.

C'est d'abord l'incomparable Mallin Krod, celui qu'on a appelé avec raison le Montalembert d'Allemagne, figure des temps antiques au milieu des terribles assauts du "Kulturkampf", caractère chevaleresque, fait d'honneur et de probité, de patriotisme et de foi chrétienne, merveilleuse intelligence au service d'une éloquence plus merveilleuse encore, tombé sur le champ de bataille, frappé par un de ces coups subits qui déconcertent la sagesse humaine.

Ce sont les deux Reichensperger, frères non seulement par les liens du sang, mais frères surtout par la même communauté d'idées et de sentiments, illustres tous les deux par une science et une érudition de bon aloi, lançant du haut de la tribune les protestations indignées de leur grande âme, et restant, pendant près d'un demi-siècle, au poste de l'honneur et du combat.

C'est Schorlemer, le chevalier sans peur et sans reproche, l'orateur à la parole retentissante, celui qu'on a appelé le roi des paysans, groupant autour de lui et de son drapeau ces légions de paysans fortes et disciplinées qui, en Westphalie et dans les provinces rhénanes, ont renouvelé les triomphes des légions romaines.

C'est, le dominant tous, l'inoubliable Windthorst, l'homme de Dieu et de la Providence, l'une des plus belles, des plus nobles figures de notre temps ; Windthorst, l'incarnation vivante de l'Allemagne religieuse, politique et sociale, le rival, l'adversaire heureux du Chancelier de fer ; catholique et homme de foi jusqu'à la moëlle des os, parlementaire sans pair, politique génial, demandant pour toute récompense à la Patrie reconnaissante d'élever une église en l'honneur de Marie, disant, les larmes aux yeux, à nos députés alsaciens venus pour lui exprimer notre gratitude : "Vous êtes prêtres, eh bien ! veuillez dire une sainte messe pour le repos de l'âme du fils unique que Dieu vient de m'enlever."

C'est avec ces illustres champions du droit et de la justice, Ketteler, l'évêque de Mayence : soldat, gentilhomme, évêque, dénonçant le premier la misère imméritée des populations

ouvrières, et formulant le premier de tous, avec le regard prophétique du voyant, le programme des revendications catholiques.

C'est avec lui, partageant ses idées, s'associant à ses efforts, parlant en maître de la parole dans toutes les Assemblées des catholiques, Mousfang, le supérieur du séminaire de Mayence, Mousfang désigné par la voix du peuple pour lui succéder et porter la mitre et la crosse, refusé par un gouvernement ombrageux, coupable de posséder à un degré trop éminent les vertus qui font les grands évêques, la science des docteurs, la piété des saints, la liberté et la franchise des hommes de Dieu.

*Defunctus adhuc loquitur*, peut-on dire de chacun de ces morts illustres. Ils continuent à parler du fond de leurs tombeaux pénétrant de leur esprit et de leur cœur ceux qui ont pris leur place. Comment ne pas nommer l'un ou l'autre : Lieber, le chef du centre, devenu plus cher au peuple et à ses amis depuis qu'une cruelle maladie a failli nous l'enlever ; l'abbé Hitze, aussi modeste que savant, encyclopédie vivante pour les questions sociales et ouvrières ; Sphan et Groeber, deux des plus infatigables, et des plus intelligents rédacteurs du nouveau code civil allemand ; le comte de Ballestrem, le président de la Chambre actuelle, spirituel dans ses réparties, ferme dans la conduite des affaires, impartial vis-à-vis de tous, également estimé des différents groupes du Parlement.

## L'AVENIR

Heureux peuple qui possède de tels chefs ! Ses intérêts ne seront jamais livrés aux caprices d'une vile multitude ou à la haine stupide de quelques misérables sectaires. La force brutale pourra bien, pour un temps, étouffer le droit dans une mortelle étreinte, mais, tôt ou tard la justice reprendra sa place au soleil de la liberté.

Heureux chefs aussi qui possèdent un tel peuple ! Il a été grand ce peuple catholique d'Allemagne, durant les longues années de persécution qui rappelaient les temps de Julien l'Apostat. Il a été admirable, ce peuple catholique, dans son inébranlable dévouement à ses évêques, à ses prêtres, traduits devant les tribunaux, spoliés de leurs biens et jetés en exil ! Il a été superbe, ce peuple catholique, dans ses luttes électorales, pour créer en moins de 15 ans, cette fraction du Centre qui, aujourd'hui, semble tenir dans ses mains les destinées de l'Empire, qui force le gouvernement à compter avec lui dans toutes les questions qui intéressent la prospérité et l'avenir de la patrie. Il a été admirable, ce peuple catholique, dans son inépuisable charité, trouvant jusque dans sa pauvreté d'inépuisables trésors pour nourrir ses prêtres, auxquels une politique de bas étage avait enlevé le pain de chaque jour, pour soutenir les frères malheureux et persécutés, pour créer toute une couronne d'œuvres sociales et religieuses et être toujours à la hauteur de la situation.

Oui, il a été admirable, ce peuple catholique, et il était de notre devoir de le saluer ici dans ce Congrès inter-

national des Œuvres catholiques. C'est un réconfortant spectacle que de voir, dans un siècle où trop souvent la force a primé le droit, un peuple chrétien commander l'estime, le respect, par la seule force de ses convictions religieuses, par le dévouement et la fidélité aux chefs que Dieu lui a donnés. Eh bien, Bismark, le grand homme, a disparu de la scène du monde et, quand il descendit dans la tombe, on pouvait répéter la parole d'un de nos Evêques : Dieu seul est grand ! Bismark est couché dans son mausolée ; le peuple catholique est toujours debout, l'arme au bras, la confiance et l'enthousiasme au cœur, car, aujourd'hui comme hier, le Christ règne, le Christ commande, le Christ triomphe !

## Le Pendule de Foucault

Monsieur le rédacteur de la *Vérité*,

Tout n'est pas dit sur le pendule et sur la rotation de la terre.

Dans le *Correspondant* du 10 novembre 1902, à l'article : *Revue des sciences*, nous lisons ce qui suit :

"Depuis le mercredi 22 octobre, le grand pendule de Léon Foucault oscille de nouveau sous la coupole du Panthéon ..... Ce serait le cas ou jamais de contrôler un fait curieux signalé du temps de Foucault par des observateurs de Genève.

"MM. Wartman et Marignac avaient installé eux aussi avec le général Dufour un pendule sous la voûte de l'église de Saint-Pierre, à Genève. Ils eurent la patience d'observer le nombre des oscillations pendant des heures entières pour vérifier précisément si le plan d'oscillation se déplaçait, comme on devrait s'y attendre, avec une vitesse uniforme dans toutes les directions. Lancé d'abord dans le plan du méridien, le plan pendulaire employa 2 h. 22 m. 33 s. à dévier de 25°. Puis, lancé dans une direction perpendiculaire, on a vu le pendule se hâter un peu plus et donner la même déviation de 25° en 2 h. 6 m. 55 s., soit un quart de temps plus tôt. Le même résultat s'est reproduit quatre fois. Il ne doit donc pas résulter d'une erreur. Le général Dufour avait écrit à Arago pour que l'on tentât l'expérience avec le pendule du Panthéon. Il y aurait donc là un sujet d'étude intéressant à poursuivre, puisque le grand pendule a été rétabli. Tout n'est peut-être pas dit en effet sur le pendule et sur la rotation de la terre."

(signé) "HENRI DE PARVILLE."

## Le palais des Doges menacé

VENISE, 18 janvier.—La *Gazetta del Popolo* dit que de nouveaux bruits inquiétants circulent sur la solidité du palais des Doges de Venise. On a en toute hâte déménagé la précieuse collection Molin.

En effet, on a découvert des crevasses dans les murs et dans la loge de Foscarelli.